

Courage, honneur, fidélité. Portrait du soldat
napoléonien dans le roman de la fin du XIX^e
siècle : Georges d'Esparbès et quelques auteurs
polonais

La légende napoléonienne a trouvé en France et en Pologne deux terrains particulièrement propices à son développement. Étant passée par différentes phases tout au long du XIX^e siècle, elle reprend vigueur à sa fin, face à l'imminence d'un conflit international. Que l'on veuille encourager la montée du sentiment nationaliste en vue d'une revanche pour la défaite de 1870 ou que l'on consolide les forces patriotiques autour d'une nouvelle occasion de recouvrer l'indépendance, le recours à un passé glorieux illustré par des exploits guerriers s'impose. La légende de Napoléon I^{er} s'y prête le mieux, capable de « consoler [les Français] de Sedan avec Iéna et Wagram »¹ et de raffermir l'identité nationale des Polonais par des récits de la grandeur de leurs compatriotes au service de l'empereur. Car, comme l'observait un historien de l'époque, si, lors du XIX^e siècle, la Pologne s'était vu offrir un peu de cœur, ce fut uniquement de la part de Napoléon. Cela explique la persistance de son culte en Pologne, en dépit de l'évaluation lucide de sa politique².

¹ W. Malinowski, *Le Roman historique en France après le Romantisme, 1870-1914*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, 1989, p. 68.

² S. Askenazy, *Napoleon a Polska*, Warszawa, Towarzystwo Wydawnicze, 1918, t. 1, p. 11-12.

Georges d'Esparbès représente cette veine du roman historique destiné à éveiller l'orgueil national. Cependant, dans *Les Demi-solde*³, il choisit une manière particulièrement intéressante. L'ouvrage ne décrit pas, en effet, les exploits des soldats de la Grande Armée du temps de leurs succès ; l'action est placée en 1822, quelques mois après la mort de Napoléon, et la perspective narrative choisie est celle de ses soldats les plus fidèles, qui ont refusé de s'intégrer dans le régime de Louis XVIII. Le romancier déclare d'emblée son intention de présenter au lecteur quelques portraits de ces « fameux hommes » (*DS*, XIX), qui doivent lui fournir un « cours d'énergie » (*DS*, V). Mais si, effectivement, l'énergie, la bravoure, l'intrépidité semblent présider à toutes les actions des personnages, le sentiment dominant est la nostalgie du passé et une profonde tristesse devant la réalité. Cette vision des choses est déterminée par la fidélité à l'empereur et aux valeurs de la Grande Armée, une fidélité qui va au-delà de la mort.

On retrouve des principes similaires dans quelques romans polonais publiés vers la même époque (1902-1914⁴). Leur action se situe encore du vivant de Bonaparte, cependant ils décrivent tous la fin de sa grandeur. La mise en relief des vertus militaires des soldats polonais se combine à une même vision noire du monde sans Napoléon. Une comparaison de ces ouvrages semble dès lors possible et riche en perspectives. De prime abord, on serait porté à croire que les différences de moments historiques, de nationalités et d'intérêts politiques devraient avoir pour conséquence deux interprétations distinctes du mythe napoléonien dans l'ouvrage français et ses correspondants polonais. Or, la lecture de ces romans révèle plutôt des similarités frappantes, notamment au niveau des réalités militaires et humaines. Nous nous concentrerons donc sur

³ G. d'Esparbès, *Les Demi-solde*, Paris, Flammarion, 1898. Afin d'alléger les notes, le numéro de page sera indiqué directement après la citation, précédé du signe abrégé *DS*.

les portraits de soldats, officiers et dirigeants de la Grande Armée.

Des héros légendaires

Le mythe puise d'abord sa force dans la construction des personnages. Pour les besoins de la légende, ils doivent se caractériser par des vertus exceptionnelles, tant du corps que de l'âme.

Ils se distinguent en premier lieu par une parfaite maîtrise du métier de soldat. Se souvenant peut-être de la fameuse formule qui conseille d'exécuter des manœuvres difficiles « les yeux fermés », d'Esparbès met en scène un ancien chef d'escadron, Thierry. Le fait qu'il soit aveugle ne l'empêche pas d'assister régulièrement aux manœuvres des ultras et d'y repérer plusieurs erreurs (*DS*, 101-102). Exaspéré par la désinvolture des jeunes qui ne connaissent pas leur théorie, il provoque en duel le commandant et réussit à le blesser d'une balle. Apprenant qu'il s'était battu avec un aveugle, le commandant se suicide (*DS*, 109-110).

L'exactitude des commandes et des mouvements fait aussi l'orgueil des officiers polonais, notamment du régiment de cheveu-légers. Dans sa trilogie napoléonienne⁵, Wacław Gąsiorowski s'attarde à décrire l'échec des manœuvres sous un nouveau commandement : la honte des Polonais, le mépris des Français ne durent heureusement que jusqu'au prochain exercice où le régiment, rentré sous les ordres habituels, prouve son excellence (*H*, 2 – 223, 224, 239).

⁴ À une exception près : les trois volumes du cycle de K. Przerwa-Tetmajer sont publiés entre 1913 et 1917.

⁵ W. Gąsiorowski, *Huragan ; 1809 ; Szwoleżerowie gwardii* [1902-1910], Warszawa, Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza, 1974. Les citations suivantes provenant des œuvres citées seront marquées à l'aide des abréviations : *Huragan*, t. 1 et 2 – *H*, 1 et 2 ; 1809 – 1809 ; *Szwoleżerowie gwardii* – *SG*.

Un tel entraînement révèle toute son utilité au combat ; ces soldats manient remarquablement le sabre, l'épée et le pistolet, ils se montrent particulièrement résistants au froid, à la faim, à la douleur... Montander, grièvement blessé à Waterloo, ne cesse pas de donner des ordres à son régiment, tout comme le général Sowiński qui, la jambe arrachée par un obus, la fait panser et continue à commander lors de la bataille de la Moskova⁶.

Outre l'excellence martiale, plusieurs personnages de ces romans se distinguent par une belle tenue (le colonel Montander « qu'invitaient les glaces », le major Zbierski de *Waterloo*⁷, Florian Gotartowski de la trilogie de Gąsiorowski, etc.) et par une force physique exceptionnelle ; si, dans *Les Demi-solde*, l'ordonnance Goglu, âgé de treize ans, « décollait de terre cent kilos » (*DS*, 8), dans *Huragan*, un dénommé Stadnicki soulève un cheval (*H*, 2 – 183) ; le cycle *Koniec epopei* a également son hercule, Wartałowicz. Mais peu à peu, leurs corps deviennent de vivantes chroniques de leurs actions ; marqués par d'anciennes blessures, ils n'en conservent pas moins la solidité et la rigueur militaires. Le colonel de Montander en est un exemple émouvant (*DS*, 1-3).

Les soldats des romans français et polonais attachent une égale importance à l'état de leurs uniformes et de leurs armes qu'ils nettoient, réparent et protègent. Ils essaient de remédier le plus longtemps possible à la misère qui devient le lot tant des « grognards » et des « demi-solde » que des lanciers polonais en 1812 ou 1813, ou des vétérans qui ont survécu à l'an 1815. La pauvreté semble gagner irrévocablement tous les soldats de Napoléon, et ils réagissent tous de la même manière : ils se raidissent

⁶ K. Przerwa-Tetmajer, *Koniec epopei*, Gdańsk, Tower Press, 2000. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *KE*, pagination après le signe abrégatif.

⁷ Z. Morawska, *Waterloo. Powieść z 1814 i 1815 roku*, Warszawa, Inpingo, 2012. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *W*, pagination après le signe abrégatif.

contre la souffrance. Ils veulent subir l'indigence avec dignité par dévouement pour l'empereur. « Truffés de blessures, couverts de médailles, de croix, de gloire [...] et sans un sou en poche », c'est ainsi que se présentent les légionnaires dans le roman de Gąsiorowski (*H*, 1 – 56). Ceux décrits par Przerwa-Tetmajer, « en loques, affamés, pareils à une horde d'Attila, sauvages et noircis par la poudre, [...] marchaient et vainquaient, comme Il leur avait ordonné » (*KE*, 28-29). La formation du régiment de cheveu-légers au Duché de Varsovie, pour prouver à Napoléon que les Polonais méritent d'être une nation à part, ne va pas sans maints sacrifices :

D'où prenait-on les moyens, comment le pays, épuisé par les mouvements de tant d'armées, pouvait-il encore subvenir à ces dépenses – personne ne pouvait l'expliquer. L'officier entrait au service sans même rêver à une autre rémunération qu'une blessure ou une balle, le soldat se contentait de quelques sous pour sa nourriture, des contributions affluaient de toute part, et ceux qui ne pouvaient donner d'argent offraient leur travail. (*H*, 1 – 30)

Cet équipement fringant, qui contraste avec les uniformes de la vieille garde (*H*, 1 – 31), se détériore vite pendant la guerre d'Espagne. Les Polonais ne s'en plaignent point, conscients que la misère, « c'est la paye du soldat » (*H*, 2 – 511). Ils sont fiers de leur désintéressement. « Mes soldats ne servent pas pour de l'argent ! » (*H*, 2 – 210), déclare le commandant des cheveu-légers. « J'ai ma solde qui me suffit ! », lance un capitaine (*H*, 2 – 219).

Cette attitude se prolonge en temps de paix. Les demi-solde, réduits à leurs pensions exiguës, parviennent encore à cotiser pour leur complot. « Ces grognards qui avaient conquis les palais d'Europe ne s'étaient jamais aperçus de leur affreuse misère ; l'enchantement de l'Empire persistait au fond de leurs yeux », observe d'Esparbès (*DS*, 20). Les vétérans polonais préfèrent végéter que demander l'aumône ; et ils rêvent de reprendre la vie militaire (*W*, 63). Car celui qui fut soldat napoléonien le demeure jusqu'à la mort. Les qualités physiques, que nous

venons d'examiner, s'accompagnent de traits de caractère, pareils chez tous les personnages analysés.

Le courage est, sans doute, la première vertu du combattant. Ainsi, le soldat napoléonien attaque « avec un courage fou, qu'il puisait dans le regard, dans la voix, dans chaque geste de l'Empereur » (*H*, 2 – 425) ; les cheveu-légers polonais accomplissent l'impossible lors de la charge de Somosierra (*H*, II, 272-280). Bonaparte les observe avec étonnement et admiration (*H*, 2 – 275) et commente : « Sont-ils braves, ces Polonais ! » (*H*, 2 – 280) Le capitaine Zarembo du roman de Przerwa-Tetmajer s'offre à passer sur la glace incertaine du fleuve Dniepr pour indiquer la voie à l'armée (*KE*, 160-161). Goglu revient chercher la montre qu'il a perdue dans la fosse, sans s'inquiéter des ours qui l'attaquent (*DS*, 97). Duels et bagarres sont le pain quotidien de ces héros intrépides. Ils saluent la mort les yeux ouverts : la fin des demi-solde, fusillés pour ne pas avoir accepté de compromis, pourrait avoir en exergue ces mots du prince Poniatowski : « Il faut mourir en brave ! »⁸ (*KE*, 319).

La mort ne fait pas peur à ces hommes. Ils la considèrent comme un élément incontournable de leur service et gardent une attitude distanciée face au péril. Ce stoïcisme devant la mort tourne, avec le déclin progressif de l'épopée napoléonienne, à une sorte de fatalisme. On est convaincu que la mort est la seule fin acceptable pour celui qui a combattu sous les ordres de Bonaparte. Les soldats agonisants meurent avec, aux lèvres : « Vive l'empereur ! » Gotartowski, un protagoniste de *Huragan*, confie son rêve :

mourir sur un champ de bataille, sous une pluie de balles, et, à cette heure suprême, voir la victoire à laquelle on a contribué... voilà une belle mort... une mort que j'aurais voulue, que j'aurais volontiers cherchée ! (*H*, II, 264)

⁸ En français dans le texte. Tous les passages des romans polonais sont de notre traduction.

Au moment où les chances de Napoléon diminuent, avant la bataille de Leipzig, le prince Poniatowski et un autre aristocrate polonais discutent la possibilité d'abandonner l'empereur, ce qui serait peut-être profitable pour la politique polonaise. Cependant, le prince refuse catégoriquement ce qu'il voit comme une trahison ; il préfère mourir (*KE*, 242 et 250).

C'est que l'honneur est une autre qualité hors de prix. Une mort glorieuse en est certes la plus haute émanation. Dans la même conversation, Poniatowski avoue son manque de foi dans la victoire de Napoléon. Mais il continue à croire à « la seule victoire, toujours possible pour un homme ou une nation : la victoire de l'honneur » (*KE*, 250-251). Pour lui, comme pour le capitaine Zarembo, « abandonner Napoléon serait se couvrir de déshonneur » (*KE*, 255). Une telle attitude conduit, si ce n'est à la mort, du moins à l'isolement et à la pauvreté : les demi-soldes restent au ban de la société, ne voulant pas accepter ses règles : « depuis 1815 nous godaillons la misère parce qu'aucun de nous n'a voulu de réintégration dans une armée qui avait servi les Cosaques » (*DS*, 195-196).

L'honneur ne permet pas au soldat de se défendre par un bavardage qui lui semble vain ; seuls les faits devraient le protéger. Ainsi les officiers polonais provoqués en bagarre par des Allemands gardent-ils un silence obstiné même menacés de procès. Il s'avère au dernier moment que s'ils ont résisté aux gendarmes allemands venus pour apaiser la situation, c'était parce que « le soldat de sa majesté impériale Napoléon ne rend pas ses armes à un officier étranger ! » (*H*, 2 – 173) Cette réponse leur attire des louanges et des avancements. On apprécie leur cran et leur dignité. Il en va de même pour les demi-soldes qui suscitent l'admiration du public pendant leur procès, mais qui refusent de se défendre. « Nous n'avons qu'une langue, inintelligible pour vous, en un seul mot : agir », déclare Doguereau (*DS*, 257). Et Montander renchérit : « Bavar-

der... pourquoi ? le cœur des fous est dans leur bouche, la bouche des soldats est dans leur cœur » (*DS*, 286).

La motivation suprême de ces actions est la fidélité à l'empereur. Il semble que, quand on a servi à ses côtés, on ne peut plus le quitter. Par-delà les désenchantements, la misère, la mort, on continue à prôner les valeurs de la Grande Armée. Mais surtout, on reste attaché à son chef. Les demi-solde sont un « exemple de fidélité vouée à une ombre, de tendresse désenchantée en désespoir, et d'un dévouement qui n'avait plus rien à servir » (*DS*, 187) ; ils déclarent tout haut leur amour pour « cet Empereur par qui nous avons souffert, dont le souvenir aujourd'hui est notre infortune » (*DS*, 184-185). Pareils à « un amant dédaigné qui aime encore et défend sa maîtresse ancienne » (*DS*, 187), ils puisent leur force dans ce sentiment : « ...nous aimons l'Empereur ; nous croyons tous qu'il vit, qu'il nous regarde, qu'il nous approuve ; cette croyance est notre force ; nous sommes vaincus, non réduits » (*DS*, 256).

Parmi les soldats polonais, plusieurs ont connu Napoléon encore en Italie, en 1797. En 1809, 1812 ou en 1815, ces vétérans restent toujours fidèles à l'image de l'empereur : « le seul prix de leur sacrifice était la pensée qu'ils avaient servi la grande cause et sous un grand homme » (*SG*, 159). Le major Wiktor Zbierski, rapatrié après de longues années de service dans l'armée impériale, continue d'admirer Napoléon. Il est convaincu que son emprisonnement sur l'île d'Elbe ne durera pas : « Il leur échappera bientôt et il en fera, du bruit ! Et vous ne m'arrêtez pas alors, j'irai avec lui ! » (*W*, 38) En effet, à la nouvelle du retour de Napoléon en France, il part le rejoindre, abandonnant de nouveau sa famille. Il périra à Waterloo (après avoir sauvé la vie de l'empereur), et l'inscription sur sa tombe dira : « Ci-gît le major Wiktor Zbierski, jusqu'au dernier moment fidèle à une grande idée » (*W*, 198).

Afin de donner plus de force à son message, l'auteur de *Huragan* décrit la rencontre, sur un champ de bataille, de trois générations de la même famille, tous soldats de

Napoléon, tous grièvement blessés. Le grand-père meurt le premier, en prononçant : « Quel grand chef que ce Napoléon ! » (*H*, 2 – 51) Le père, avant d'expirer, recommande à ses fils de vénérer l'empereur : « Mon fils ! Tu le suivras, toi, et Florek, vous tous... jusqu'à la dernière goutte de sang ! À la vie et à la mort ! Telle est ma volonté ! » (*H*, 2 – 53) Les fils, restés en vie, se distingueront notamment lors de la charge de Somosierra.

Le roman de Przerwa-Tetmajer insiste sur une loyauté qui va contre le bon sens. Zaremba, sans croire à la victoire, continue à combattre pour l'empereur : « Je mourrai en Napoléoniste » (*KE*, 259). Le prince Poniatowski, parmi plusieurs raisons, invoque aussi celle-là : « Je lui ai juré fidélité » (*KE*, 254).

La fidélité à Napoléon prévaut parfois sur le respect pour les institutions religieuses. Andrzej Babecki, protagoniste de la troisième partie de la trilogie de Gąsiorowski, se voit reprocher par un prêtre de servir le diable, car Bonaparte est excommunié par le pape ; cela n'affaiblit nullement sa foi en l'empereur (*SG*, 166). D'ailleurs, le prêtre changera ensuite d'opinion, bénira Napoléon et demandera à devenir aumônier militaire (*SG*, 300).

Un chef mythique

Courage, honneur, honnêteté ne suffisent cependant point pour expliquer ce lien exceptionnel qui unit à jamais Napoléon et ses soldats. Il faut bien parler d'une dévotion quasi religieuse, d'une « espèce de fascination pour le Prédestiné »⁹. Ceux qui l'ont rencontré en gardent l'empreinte pour toujours. Il devient pour eux « un nouveau dieu, un nouvel amour, un nouveau soleil » (*SG*, 160). Quand ils entendent son nom, ils se lèvent (*H*, 19 ; *DS*, XVI) ; quand ils veulent le prononcer, le souffle leur manque (*H*, 18). À lire Gąsiorowski, « voir l'empereur – c'était accé-

⁹ W. Malinowski, *Le Roman historique en France après le Romantisme, 1870-1914*, op. cit., p. 69.

der au bonheur ; qu'il vous adresse une question – c'était se couvrir de gloire ; qu'il vous loue – c'était le prix suprême, [...] la plus haute gratification ... » (1809, 84). L'empereur est un « géant » (1809, 44 ; *RBS*, 41 ; *KE*, 104), « grand chevalier, excellent guerrier » (1809, 189) ; il est « Napoléon ! L'Empereur ! Dieu ! Superbe et doux, inébranlable et clément, fier comme un lion et comme un lion courageux » (1809, 92). On le compare, dans un seul passage, à Brutus, Caligula, Néron, Hannibal, à Cyrus, Alexandre, César et Attila (1809, 242). Selon Przerwa-Tetmajer, il suscite une admiration mêlée de terreur : « voici le charme, la puissance, l'extraordinaire caractère de ce guerrier. Telle est la puissance, tel est le charme d'un génie » (*KE*, 7). Przyborowski évoque « un charme difficile à définir, une impression grandiose, indélébile »¹⁰. Plutôt qu'un charmeur (ou un « enchanteur », *KE*, 73), Gąsiorowski voit en lui « une sorte de mythe, un héros de légende » (1809, 20), et Morawska, « un dieu de guerre » (*W*, 42). Le colonel de Montander ne le comprend pas autrement : « nous n'avons été que [...] des Suisses galonnés d'or ouvrant et facilitant la marche à un dieu » (*DS*, 183). Dans une longue explication qu'il donne au jeune Victor Hugo, il souligne aussi la dimension surhumaine de Bonaparte (*DS*, 180-187). D'Esparbès, qui semble partager l'admiration de ses personnages¹¹, n'hésite pas à parler de « culte » et de « foi » à propos de l'empereur (*DS*, VIII, 312, 313).

Un amour sans bornes attache ces soldats à leur chef. « Nous l'aimons ! Nous l'aimons ! Nous l'aimons ! », s'exalte Montander (*DS*, 184-185). Zaremba du roman de Przerwa-Tetmajer

¹⁰ Przyborowski W., *Rycerz bez skazy*, Poznań, Krajowa Agencja Wydawnicza RSW „Prasa Książka Ruch”, 1985, p. 45. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *RBS*, pagination après le signe abrégatif.

¹¹ C'est également l'opinion de W. Malinowski, *Le Roman historique en France après le Romantisme, 1870-1914*, op. cit., p. 69.

aimait l'Empereur. Il aimait sa gloire et ses triomphes, il aimait ses ordres, pareils aux ordres d'un lion, et ses projets, pareils aux projets d'un aigle. Il aimait son génie. Quinze ans durant, il vécut de ce génie, ce fut sa pensée du matin et du soir. (KE, 104)

Un autre vétéran aime Napoléon « comme son âme, plus que son âme ! » (KE, 328) Le prince Poniatowski veut sonder ce sentiment qui va bien au-delà d'un simple attachement de soldat pour son chef : cette « vénération », « adoration », voire « adulation » découle visiblement de la force intérieure de cet homme qui « a rempli nos âmes » (KE, 282). Il arrive que cette émotion soit plus forte que l'amour de la patrie, ce qui, dans le cas d'un Polonais, sonne presque comme un blasphème. Le vétéran déjà mentionné avoue, non sans embarras : « la Patrie – je la vois comme à travers un brouillard. Et l'Empereur est comme le Soleil qui brille » (KE, 328).

Illusion et lucidité

La grandeur de Napoléon, la conscience d'appartenir à la plus célèbre armée du monde, combinées, chez les Polonais, au désir de sauver leur malheureux pays, ont sans doute longtemps soutenu le moral de l'armée. Mais le choc de la campagne de 1812 et les défaites suivantes ébranlèrent la certitude de la victoire. Tous les romans polonais, nous l'avons signalé, s'intéressent à ce moment de l'épopée napoléonienne, car ce fut alors que se décidait le sort de la nation polonaise pour les cent années suivantes. La fidélité à Napoléon n'était plus – le fut-elle jamais ? – une promesse d'indépendance. La décision de ne plus le suivre ouvrait d'autres possibilités de servir la patrie. Et pourtant, pas un seul parmi les protagonistes ne le déserte. Leur fidélité connaît seulement différents degrés d'illusion ou – si on l'envisage d'une autre perspective – de lucidité. Certains s'accrochent à l'espoir, contre toute logique. Ainsi, au début des Cent jours, le major Zbierski est convaincu que Paris n'a qu'enthousiasme pour le retour de

l'empereur qui finira par triompher de toutes les puissances européennes (*W*, 172). Gotartowski, un autre fervent, garde la foi en ce « soldat par le corps et par l'âme, chef incomparable, noble, invincible, dont la gloire se propage à travers le monde... » (*H*, 1 – 46) Wartałowicz « se bat pour la Pologne avec l'Empereur » (*KE*, 283). On attend encore, malgré les malheurs qui s'accumulent, un changement de sort.

D'autres, s'ils se rendent mieux compte de la fin inévitable, n'en décident pas moins de rester auprès de l'empereur. Le cas le plus célèbre parmi les Polonais est le prince Józef Poniatowski, mort lors de la bataille de Leipzig. Après une lutte acharnée, blessé et conscient de la défaite, le prince se jeta à cheval dans l'Elster, en criant « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le rendrai qu'à lui seul ! ». Tous les romans polonais de notre corpus racontent cette scène, devenue le symbole de la grandeur, du courage et de la loyauté du héros polonais. Cette mort n'est pas sans rappeler celle de Monsieur Fortunat des *Demi-solde*, qui exécute un impressionnant saut à cheval dans la Seine (*DS*, 239-240). Les deux choisissent de mourir selon leurs propres conditions, sans attendre l'humiliation d'une défaite ou, comme le prévoit à raison M. Fortunat, l'échec du complot suivi de la captivité de ses participants.

Le cas des demi-solde, nous l'avons dit, offre des analogies avec les exemples polonais en dépit d'une différence importante : le roman de d'Esparbès se passe après la mort de Napoléon. Cependant, les protagonistes trouvent de quoi nourrir leur foi : ils conspirent en vue d'installer sur le trône le Roi de Rome. Ainsi, ils ont l'impression de rester fidèles aux valeurs de l'ex-garde et de son grand chef. Mais progressivement, l'espoir tombe et l'illusion se dissipe. Ils reconnaissent alors ce qu'ils savaient probablement dès le début : leur sort est scellé. Ils doivent mourir, car leur vie sans l'empereur n'a plus de sens. Que font-ils d'autre sinon, comme Dogeureau, « ruminer son dégoût

de la sale terre qui depuis que l'Empereur l'a lâchée pue comme un œuf pourri » (*DS*, 192) ? Leur vie se réduit à lui et se résume par lui, comme pour ce capitaine polonais :

...d'abord, Zaremba ne comprenait pas la cause polonaise sans Napoléon, ensuite, il ne comprenait aucune cause sans Napoléon, [...] enfin – sans Napoléon, il ne se comprenait pas lui-même. Tout : la politique polonaise, la politique générale, le patriotisme et le métier de soldat l'attachait à l'empereur, et puis, comment vivrait-il s'il n'était pas un officier de Napoléon ? (*KE*, 255-256)

D'Esparbès offre, de ce « napoléonisme incurable » (*W*, 9), une explication tant logique qu'émouvante :

Se retrouvant, après un demi-siècle de batailles, au milieu d'une France fine, polie, que ne troublait aucun bruit discord, ces soldats ne la comprennent pas, et leurs grosses réclamations, plus d'un coup, éclatèrent dans ce chuchotement. [...] Mais comme les paiements de leurs soldes se faisaient de plus en plus rares, qu'ils étaient suivis, jetés en prison, et qu'on fusillait sur eux leur fidélité, libre de toute contrainte, l'Ancienne, peu à peu, reprit ses façons de vivre : chacun, pour se venger, se figura qu'il était, quoique en paix, toujours soldat, en campagne, devant l'ennemi ; – c'était du reste un peu vrai – et à propos de tout, pour rien, par la voie légale : le duel, ces bandes oisives d'ex-militaires se remirent méthodiquement à massacrer. (*DS*, 73-74)

Ils essaient, tant qu'ils le peuvent, de cultiver le rêve. Ils ferment les yeux à la réalité, qui signifie la fin de leurs idéaux. Mais le moment arrive où ils ne peuvent plus avancer. La décision de Monsieur Fortunat est certes accélérée par son extrême pauvreté mais il refuse surtout de regarder en face la fin d'une illusion. La plupart des ouvrages examinés s'inscrivent dans la veine du roman populaire. Force est cependant de reconnaître la supériorité des *Demi-solde* sur la plupart des romans polonais. *Waterloo* et *Rycerz bez skazy* sont des livres pour la jeunesse et maints passages à caractère didactique empiètent sur leur valeur artistique. Le cycle de Gąsiorowski pêche par sa fidélité trop visible au fameux modèle de la *Trilogie* de Henryk Sienkiewicz, et par des complications de l'intrigue dont on ne saisit pas toujours l'intérêt. Sur ce fond, le roman de d'Esparbès se démarque par une composition et

un style d'une plus grande subtilité. C'est, selon l'aveu de l'auteur, un recueil de portraits, où l'intrigue est à peine esquissée et tout baigne dans une ambiance de fatalité qui embellit la légende. On y découvre ce fond de l'esthétique symboliste qu'évoque Éric Vauthier dans son article consacré à la forme brève chez le romancier¹². Un ouvrage polonais atteint toutefois la profondeur des *Demi-solde*, voire la dépasse. Le cycle de Kazimierz Przerwa-Tetmajer, poète et écrivain de la Jeune Pologne, subjugué par son souffle épique, par ses évocations sombres et, pour ainsi dire, vertigineuses de la Grande Armée, enfin par son analyse de la dimension mythique de Napoléon et de son époque. Les deux ouvrages s'unissent d'ailleurs dans leur façon de concevoir cette période : *Les Demi-solde* est qualifié de « roman épique ». L'œuvre de Przerwa-Tetmajer s'intitule *Koniec epopei – Fin de l'épopée*. Les deux décrivent la marche impitoyable du Destin, qui se résout par la mort de tous les héros et par la fin d'un monde. « Bonaparte est fini – alors le monde est fini ! [...] Zaremba eut encore la force de souffler : – Vive... » (*KE*, 380-381)

Écrits au moment de la montée nationaliste et militariste, ces ouvrages répondaient sans doute aux besoins patriotiques de la société. Ils décrivaient les exemples d'un engagement désintéressé, d'un dévouement sans bornes, d'un courage exceptionnel. Mais avant tout, ils permettaient aux lecteurs de pénétrer au cœur de la légende.

Date de réception de l'article : 09.01.2020.
Date d'acceptation de l'article : 31.01.2020.

¹² É. Vauthier, « Georges d'Esparbès, conteur épique d'une fin de siècle », [dans :] *Anales de Filologia Francesa*, 2007, n° 15, p. 297-310.

bibliographie

Askenazy S., *Napoleon a Polska*, Warszawa, Towarzystwo Wydawnicze, 1918, t. 1.

Esparbès G. d', *Les Demi-solde*, Paris, Flammarion, 1898.

Gąsiorowski W., *Huragan ; 1809 ; Szwoleżerowie gwardii*, Warszawa, Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza, 1974.

Malinowski W. M., *Le Roman historique en France après le Romantisme, 1870-1914*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, 1989.

Morawska Z., *Waterloo. Powieść z 1814 i 1815 roku*, Warszawa, Inpingo, 2012.

Przerwa-Tetmajer K., *Koniec epopei*, Gdańsk, Tower Press, 2000.

Przyborowski W., *Rycerz bez skazy*, Poznań, Krajowa Agencja Wydawnicza RSW „Prasa Książka Ruch”, 1985.

Vauthier É., « Georges d'Esparbès, conteur épique d'une fin de siècle », [dans :] *Anales de Filología Francesa*, 2007, n° 15.

abstract

Courage, Honour, Loyalty. Portrait of the Napoleonic Soldier in the Late Nineteenth-century Novel: Georges d'Esparbès and some Polish Authors

The legend of Napoleon I, particularly vivid in France and Poland throughout the nineteenth century, begins to support, at the end of this period, the nationalist or independence propaganda, reflecting the political situation in each country. The portraits of Napoleonic soldiers, presented in *Les Demi-solde* by Georges d'Esparbès and in a couple of novels written by Polish writers of the same time (Gąsiorowski, Przyborowski, Przerwa-Tetmajer, Morawska), carry great similarities which this paper intends to analyse. Above all, one may observe nostalgia for the glorious past, dignity despite material difficulties, sense of courage, attachment to the notions of honour and duty going beyond death.

keywords

Napoleonic legend, soldiers, Great Army, nationalism, patriotism

mots-clés

légende napoléonienne, soldats, Grande Armée, nationalisme, patriotisme

anita staroń

Anita Staroń, HDR, travaille à l'Institut d'études romanes de l'Université de Łódź. Elle enseigne la littérature française du XIX^e siècle. Son domaine de recherche est le roman français de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, avec un intérêt particulier pour l'œuvre d'Octave Mirbeau et de Rachilde. C'est à ces deux auteurs que sont consacrées ses monographies : *L'art romanesque d'Octave Mirbeau. Thèmes et techniques*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2013 et *Au carrefour des esthétiques. Rachilde et son écriture romanesque. 1880-1913*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2015.

ORCID : <https://orcid.org/0000-0002-4968-885X>